



HISTOIRE
DE
L'ACADÉMIE ROYALE
DES SCIENCES.

ANNÉE M. DCCLXXXVIII.



É L O G E

DE M. LE COMTE DE BUFFON.

GEORGES-LOUIS LECLERC, comte de Buffon, trésorier de l'Académie des Sciences, de l'Académie Française, de la Société royale de Londres, des Académies d'Édimbourg, Pétersbourg, Berlin, de l'Institut de Bologne, naquit à Montbard le 7 septembre 1707, de Benjamin Leclerc de Buffon, conseiller au parlement de Bourgogne, & de M.^{lle} Marlin.

Animé dès sa jeunesse du désir d'apprendre, éprouvant à la fois & le besoin de méditer & celui d'acquérir de la gloire, M. de Buffon n'en avoit pas moins les goûts de son âge ; & sa passion pour l'étude, en l'empêchant d'être maîtrisé par son ardeur pour le plaisir, contribuoit plus à la conserver qu'à l'éteindre. Le hasard lui offrit la connoissance du jeune lord Kingston, dont le gouverneur aimoit & cultivoit les sciences : cette société réunissoit pour M. de Buffon l'instruction & l'amusement ; il vécut avec eux à Paris & à Saumur, les suivit en Angleterre, les accompagna en Italie.

Ni les chef-d'œuvres antiques, ni ceux des modernes qui en les imitant les ont souvent surpassés, ni ces souvenirs d'un peuple-roi sans cesse rappelés par des monumens dignes de sa puissance, ne frappèrent M. de Buffon ; il ne vit que la nature, à la fois riante, majestueuse & terrible, offrant des asiles voluptueux & de

paissibles retraites entre des torrens de laves & sur les débris des volcans , prodiguant ses richesses à des campagnes qu'elle menace d'engloutir sous des monceaux de cendres ou des fleuves enflammés, & montrant à chaque pas les vestiges & les preuves des antiques révolutions du globe. La perfection des ouvrages des hommes , tout ce que leur foiblesse a pu y imprimer de grandeur , tout ce que le temps a pu leur donner d'intérêt ou de majesté, disparut à ses yeux devant les œuvres de cette main créatrice dont la puissance s'étend sur tous les mondes , & pour qui , dans son éternelle activité, les générations humaines sont à peine un instant. Dès-lors il apprit à voir la nature avec transport comme avec réflexion , il réunit le goût de l'observation à celui des sciences contemplatives , & les embrassant toutes dans l'universalité de ses connoissances , il forma la résolution de leur dévouer exclusivement sa vie.

Une constitution qui le rendoit capable d'un travail long & soutenu , une ardeur qui lui faisoit dévorer sans dégoût & presque sans ennui les détails les plus fastidieux , un caractère où il ne se rencontroit aucune de ces qualités qui repoussent la fortune, le sentiment qu'il avoit déjà de ses propres forces, le besoin de la considération, tout sembloit devoir l'appeler à la magistrature où sa naissance lui marquoit sa place , où il pouvoit espérer des succès brillans & se livrer à de grandes espérances : elles furent sacrifiées aux sciences , & ce n'est point le seul exemple que l'histoire de l'Académie puisse présenter de ce noble dévouement. Ce qui rend plus singulier celui de M. de Buffon , c'est qu'alors il n'étoit entraîné vers aucune science en particulier par cet attrait puissant qui force l'esprit à s'occuper d'un objet , & ne laisse pas à la volonté le pouvoir de l'en distraire. Mais tout ce qui élevoit ses idées ou agrandissoit son intelligence , avoit un charme pour lui ; il savoit que si la gloire littéraire est, après la gloire des armes, la plus durable & la plus brillante, elle est de toutes, celle qui peut le moins être contestée ; il savoit enfin que tout homme qui attire les

regards du public par ses ouvrages ou par ses actions, n'a plus besoin de place pour prétendre à la considération, & peut l'attendre de son caractère & de sa conduite.

Les premiers travaux de M. de Buffon furent des traductions; anecdote singulière que n'a encore présentée la vie d'aucun homme destiné à une grande renommée. Il désiroit se perfectionner dans la langue Angloise, s'exercer à écrire dans la sienne, étudier dans Newton le calcul de l'infini, dans Hales les essais d'une physique nouvelle, dans Tull les premières applications des sciences à l'agriculture; il ne vouloit pas en même temps qu'un travail nécessaire à son instruction retardât l'instant où il commenceroit à fixer sur lui les regards du public, & il traduisit les livres qu'il étudioit.

Chacune de ces traductions est précédée d'une préface. M. de Buffon a obtenu depuis, comme écrivain, une célébrité si grande & si méritée, que les essais de sa jeunesse doivent exciter la curiosité. Il est naturel d'y chercher les premiers traits de son talent, de voir ce que les observations & l'exercice ont pu y ajouter ou y corriger, de distinguer en quelque sorte les dons de la nature & l'ouvrage de la réflexion. Mais on ne trouve dans ces préfaces qu'un des caractères du style de M. de Buffon, cette gravité noble & soutenue qui ne l'abandonne presque jamais. Son goût étoit déjà trop formé pour lui permettre de chercher des ornemens que le sujet eût rejetés, & son nom trop peu connu pour le risquer. La timidité & la hardiesse peuvent être également le caractère du premier ouvrage d'un homme de génie; mais la timidité qui suppose un goût inspiré par la nature & une sagesse prématurée, a été le partage des écrivains qui ont montré le talent le plus pur & le plus vrai. Rarement ceux dont une crainte salutaire n'a point arrêté les pas au commencement de la carrière, ont pu en atteindre le terme & ne pas s'y égarer.

M. de Buffon parut d'abord vouloir se livrer uniquement aux mathématiques: regardées, sur-tout depuis

Newton, comme le fondement & la clé des connoissances naturelles, elles étoient en quelque sorte devenues parmi nous une science à la mode, avantage qu'elles devoient en partie à ce que M. de Maupertuis, le savant alors le plus connu des gens du monde, étoit un géomètre. Mais si M. de Buffon s'occupa quelque temps de recherches mathématiques, c'étoit sur-tout pour s'étudier lui-même, essayer ses forces, & connoître la trempe de son génie. Bientôt il sentit que la nature l'appeloit à d'autres travaux, & il essaya une nouvelle route que le goût du public lui indiquoit encore.

A l'exemple de M. Duhamel, il voulut appliquer les connoissances physiques à des objets d'une utilité immédiate; il étudia en physicien les bois dont il étoit obligé de s'occuper comme propriétaire, & publia sur cette partie de l'agriculture plusieurs mémoires, remarquables sur-tout par la sagesse avec laquelle écartant tout système, toute vue générale mais incertaine, il se borne à raconter des faits, à détailler des expériences. Il n'ose s'écarter de l'esprit qui commençoit alors à dominer parmi les savans, de cette fidélité sévère & scrupuleuse à ne prendre pour guides que l'observation & le calcul, à s'arrêter dès l'instant où ces fils secourables se brisent ou échappent de leurs mains. Mais s'il fut depuis moins timide, il faut lui rendre cette justice, qu'en s'abandonnant trop facilement peut-être à des systèmes spéculatifs dont l'adoption peut tout au plus égarer quelques savans & ralentir leur course, jamais il n'étendit cet esprit systématique sur des objets immédiatement applicables à l'usage commun, où il pourroit conduire à des erreurs vraiment nuisibles.

Parmi les observations que renferment ces mémoires, la plus importante est celle où il propose un moyen de donner à l'aubier une dureté au moins égale à celle du cœur du bois, qui est elle-même augmentée par ce procédé; il consiste à écorcer les arbres sur pied dans le temps de la sève, & à les y laisser se dessécher & mourir. Les ordon-

nances défendoient cette opération ; car elles ont trop souvent traité les hommes comme si condamnés à une enfance éternelle, ou à une incurable démence, on ne pouvoit leur laisser sans danger la disposition de leurs propriétés & l'exercice de leurs droits.

Peu de temps après, M. de Buffon prouva par le fait la possibilité des miroirs brûlans d'Archimède & de Proclus. Tzetzès en a laissé une description qui montre qu'ils avoient employé un système de miroirs plans. Les essais tentés par Kirker avec un petit nombre de miroirs, ne laissoient aucun doute sur le succès ; M. Dufay avoit répété cette expérience ; Harfœcker avoit même commencé une machine construite sur ce principè : mais il reste à M. de Buffon l'honneur d'avoir montré le premier parmi les modernes, l'expérience extraordinaire d'un incendie allumé à deux cents pieds de distance, expérience qui n'avoit été vue avant lui qu'à Syracuse & à Constantinople. Bientôt après il proposa l'idée d'une loupe à échelons, n'exigeant plus ces masses énormes de verres si difficiles à fondre & à travailler, absorbant une moindre quantité de lumière, parce qu'elle peut n'avoir jamais qu'une petite épaisseur, offrant enfin l'avantage de corriger une grande partie de l'aberration de sphéricité. Cette loupe proposée en 1748 par M. de Buffon, n'a été exécutée que par M. l'abbé Rochon plus de trente ans après, avec assez de succès pour montrer qu'elle mérite la préférence sur les lentilles ordinaires. On pourroit même composer de plusieurs pièces ces loupes à échelons ; on y gagneroit plus de facilité dans la construction, une grande diminution de dépense, l'avantage de pouvoir leur donner plus d'étendue, & celui d'employer, suivant le besoin, un nombre de cercles plus ou moins grand, & d'obtenir ainsi d'un même instrument différens degrés de force.

En 1739, M. de Buffon fut nommé intendant du jardin du Roi. Les devoirs de cette place fixèrent pour jamais son goût jusqu'alors partagé entre différentes sciences, & sans

renoncer à aucune, ce ne fut plus que dans leurs rapports avec l'histoire naturelle qu'il se permit de les envisager.

Obligé d'étudier les détails de cette science si vaste, de parcourir les compilations immenses où l'on avoit recueilli les observations de tous les pays & de tous les siècles, bientôt son imagination éprouva le besoin de peindre ce que les autres avoient décrit; sa tête exercée à former des combinaisons, sentit celui de saisir des ensembles où les observateurs ne lui offroient que des faits épars & sans liaison.

Il osa donc concevoir le projet de rassembler tous ces faits, d'en tirer des résultats généraux qui devinssent la théorie de la nature dont les observations ne sont que l'histoire; de donner de l'intérêt & de la vie à celle des animaux, en mêlant un tableau philosophique de leurs mœurs & de leurs habitudes à des descriptions embellies de toutes les couleurs dont l'art d'écrire pouvoit les orner; de créer enfin pour les philosophes, pour tous les hommes qui ont exercé leur esprit ou leur ame, une science qui n'existoit encore que pour les naturalistes.

L'immensité de ce plan ne le rebuta point; il prévoyoit sans doute qu'avec un travail assidu de tous les jours, continué pendant une longue vie, il n'en pourroit encore exécuter qu'une partie; mais il s'agissoit sur-tout de donner l'exemple & d'imprimer le mouvement aux esprits. La difficulté de répandre de l'intérêt sur tant d'objets inanimés ou insipides, ne l'arrêta point; il avoit déjà cette conscience du talent qui, comme la conscience morale, ne trompe jamais quand on l'interroge de bonne foi; & qu'on la laisse dicter seule la réponse.

Dix années furent employées à préparer des matériaux, à former des combinaisons, à s'instruire dans la science des faits, à s'exercer dans l'art d'écrire, & au bout de ce terme le premier volume de l'Histoire naturelle vint étonner l'Europe. En parlant de cet ouvrage que tous les hommes ont lu, que presque tous ont admiré, qui a rempli, soit

par le travail de la composition, soit par des études préliminaires, la vie entière de M. de Buffon, nous ne prendrons pour guide que la vérité (car pourquoi chercherions-nous vainement à flatter par des éloges qui ne dureroient qu'un jour, un nom qui doit vivre à jamais)? & en évitant, s'il est possible, l'influence de toutes les causes qui peuvent agir sur l'opinion souvent passagère des contemporains, nous tâcherons de prévoir l'opinion durable de la postérité.

La théorie générale du globe que nous habitons, la disposition, la nature & l'origine des substances qu'il offre à nos regards, les grands phénomènes qui s'opèrent à sa surface ou dans son sein; l'histoire de l'homme & les loix qui président à sa formation, à son développement, à sa vie, à sa destruction; la nomenclature & la description des quadrupèdes ou des oiseaux, l'examen de leurs facultés, la peinture de leurs mœurs; tels sont les objets que M. de Buffon a traités.

Nous ne connoissons, par des observations exactes, qu'une très-petite partie de la surface du globe; nous n'avons pénétré dans ses entrailles, que conduits par l'espérance plus souvent avide qu'observatrice, d'en tirer ce qu'elles renferment d'utile à nos besoins, de précieux à l'avarice ou au luxe; & lorsque M. de Buffon donna sa théorie de la terre, nos connoissances n'étoient même qu'une foible partie de celles que nous avons acquises, & qui sont si imparfaites encore. On pouvoit donc regarder comme téméraire l'idée de former dès-lors une théorie générale du globe, puisque cette entreprise le seroit encore aujourd'hui. Mais M. de Buffon connoissoit trop les hommes pour ne pas sentir qu'une science qui n'offriroit que des faits particuliers, ou ne présenteroit des résultats généraux que sous la forme de simples conjectures, frapperoit peu les esprits vulgaires, trop foibles pour supporter le poids du doute. Il savoit que Descartes n'avoit attiré les hommes à la philosophie que par la hardiesse de ses systèmes, qu'il ne les avoit arrachés au joug de l'autorité,

à leur indifférence pour la vérité, qu'en s'emparant de leur imagination, en ménageant leur paresse, & qu'ensuite libres de leurs fers, livrés à l'avidité de connoître, eux-mêmes avoient su choisir la véritable route. Il avoit vu enfin dans l'histoire des sciences, que l'époque de leurs grands progrès avoit presque toujours été celle des systèmes célèbres, parce que ces systèmes exaltant à la fois l'activité de leurs adversaires & celle de leurs défenseurs, tous les objets sont alors soumis à une discussion, dans laquelle l'esprit de parti si difficile sur les preuves du parti contraire, oblige à les multiplier. C'est alors que chaque combattant s'appuyant sur tous les faits reçus, ils sont tous soumis à un examen rigoureux; c'est alors qu'ayant épuisé ces premières armes, on cherche de nouveaux faits pour s'en procurer de plus sûres & d'une trempe plus forte.

Ainsi la plus austère philosophie peut pardonner à un physicien de s'être livré à son imagination, pourvu que ses erreurs aient contribué aux progrès des sciences, ne fût-ce qu'en imposant la nécessité de le combattre; & si les hypothèses de M. de Buffon sur la formation des planètes, sont contraires à ces mêmes loix du système du monde, dont il avoit été en France un des premiers, un des plus zélés défenseurs, la vérité sévère, en condamnant ces hypothèses, peut encore applaudir à l'art avec lequel l'auteur a su les présenter,

Les objections de quelques critiques, des observations nouvelles, des faits anciennement connus mais qui lui avoient échappé, forcèrent M. de Buffon d'abandonner quelques points de sa théorie de la terre.

Mais dans ses *Époques de la Nature*, ouvrage destiné à rendre compte de ses vues nouvelles, à modifier ou à défendre ses principes, il semble redoubler de hardiesse à proportion des pertes que son système a essuyées, le défendre avec plus de force lorsqu'on l'auroit cru réduit à l'abandonner, & balancer par la grandeur de ses idées, par la magnificence de son style, par le poids de son nom,

l'autorité des savans réunis, & même celle des faits & des calculs.

La théorie de la terre fut suivie de l'histoire de l'homme, qui en a reçu ou usurpé l'empire.

La nature a couvert d'un voile impénétrable les loix qui président à la reproduction des êtres; M. de Buffon essaya de le lever, ou plutôt de deviner ce qu'il cachoit. Dans les liqueurs où les autres naturalistes avoient vu des animaux, il n'aperçut que des molécules organiques, élémens communs de tous les êtres animés. Les infusions de diverses matières animales & celles des graines, présentoient les mêmes molécules avec plus ou moins d'abondance; elles servent donc également à la reproduction des êtres, à leur accroissement, à leur conservation; elles existent dans les alimens dont ils se nourrissent, circulent dans leurs liqueurs, s'unissent à chacun de leurs organes pour réparer les pertes qu'il a pu faire. Quand ces organes ont encore la flexibilité de l'enfance, les molécules organiques se combinant de manière à en conserver ou modifier les formes, en déterminent le développement & les progrès; mais après l'époque de la jeunesse, elles se rassemblent dans des organes particuliers, ou échappant à la force qu'exerce sur elles le corps auquel elles ont appartenu, elles peuvent former de nouveaux composés, mais elles conservent, suivant les différentes parties où elles ont existé, une disposition à se réunir de manière à présenter les mêmes formes, & reproduisent par conséquent des individus semblables à ceux de qui elles sont émanées. Ce système brillant eut peu de partisans; il étoit trop difficile de se faire une idée de cette force en vertu de laquelle les molécules enlevées à toutes les parties d'un corps, conservoient une tendance à se replacer dans un ordre semblable. D'ailleurs les recherches de Haller sur la formation du poulet, contredisoient cette opinion avec trop de force; l'identité des membranes de l'animal naissant, & de celles de l'œuf, se refusoient trop à l'hypothèse

d'un animal formé postérieurement, & ne s'y étant attaché que pour y trouver sa nourriture. Les observations de Spalauzani sur les mêmes liqueurs & sur les mêmes infusions, sembloient également détruire, jusque dans son principe, le système des molécules organiques. Mais, lorsque dégagé des liens de ce système, M. de Buffon n'est plus que peintre historien & philosophe, avec quel intérêt parcourant l'univers sur les traces, on voit l'homme dont le fond est par-tout le même, modifié lentement par l'action continue du climat, du sol, des habitudes, des préjugés, changer de couleur & de physionomie, comme de goût & d'opinion, acquérir ou perdre de la force, de l'adresse, de la beauté, comme de l'intelligence, de la sensibilité & des vertus ! Avec quel plaisir on suit dans son ouvrage l'histoire des progrès de l'homme, & même celle de sa décadence ; on étudie les loix de cette correspondance constante entre les changemens physiques des sens ou des organes, & ceux qui s'opèrent dans l'entendement ou dans les passions ; on apprend à connoître le mécanisme de nos sens, les rapports avec nos sensations ou nos idées, les erreurs auxquelles ils nous exposent, la manière dont nous apprenons à voir, à toucher, à entendre, & comment l'enfant, de qui les yeux foibles & incertains apercevoient à peine un amas confus de couleurs, parvient par l'habitude & la réflexion à saisir d'un coup d'œil le tableau d'un vaste horizon, & s'élève jusqu'au pouvoir de créer & de combiner des images ! Avec quelle curiosité enfin on observe ces détails qui intéressent le plus vif de nos plaisirs & le plus doux de nos sentimens, ces secrets de la nature & de la pudeur auxquels la majesté du style & la sévérité des réflexions donnent de la décence & une sorte de dignité philosophique, qui permettent aux sages même d'y arrêter leurs regards & de les contempler sans rougir !

Les observations dispersées dans les livres des anatomistes, des médecins & des voyageurs, forment le fond de ce tableau, offert pour la première fois aux regards

des hommes avides de se connoître, & surpris de tout ce qu'ils apprennent sur eux-mêmes, & de retrouver ce qu'ils avoient éprouvé, ce qu'ils avoient vu sans en avoir eu la conscience ou conservé la mémoire.

Avant d'écrire l'histoire de chaque espèce d'animaux, M. de Buffon crut devoir porter ses recherches sur les qualités communes à toutes, qui les distinguent des êtres des autres classes. Semblables à l'homme dans presque tout ce qui appartient au corps, n'ayant avec lui dans leurs sens, dans leurs organes que ces différences qui peuvent exister entre des êtres d'une même nature, & qui indiquent seulement une infériorité dans des qualités semblables, les animaux sont-ils absolument séparés de nous par leurs facultés intellectuelles? M. de Buffon essaya de résoudre ce problème, & nous n'oserions dire qu'il l'ait résolu avec succès. Craignant d'effaroucher des regards faciles à blesser en présentant ses opinions autrement que sous un voile, celui dont il les couvre a paru trop difficile à percer. On peut aussi lui reprocher avec quelque justice, de n'avoir pas observé les animaux avec assez de scrupule, de n'avoir point porté ses regards sur des détails petits en eux-mêmes, mais nécessaires pour saisir les nuances très-fines de leurs opérations. Il semble qu'il n'ait aperçu dans chaque espèce qu'une uniformité de procédés & d'habitudes, qui donne l'idée d'êtres obéissans à une force aveugle & mécanique, tandis qu'en observant de plus près, il auroit pu apercevoir des différences très-sensibles entre les individus, & des actions qui semblent appartenir au raisonnement, & qui indiquent même des idées abstraites & générales.

La première classe d'animaux décrite par M. de Buffon, est celle des quadrupèdes; la seconde, celle des oiseaux, & c'est à ces deux classes que s'est borné son travail. Une si longue suite de descriptions sembloit devoir être monotone, & ne pouvoir intéresser que les savans; mais le talent a su triompher de cet obstacle. Esclaves ou ennemis de l'homme, destinés à sa nourriture, ou n'étant pour lui

qu'un spectacle, tous ces êtres, sous le pinceau de M. de Buffon, excitent alternativement la terreur, l'intérêt, la pitié ou la curiosité. Le peintre philosophe n'en appelle aucun sur cette scène toujours attachante, toujours animée, sans marquer la place qu'il occupe dans l'univers, sans montrer les rapports avec nous. Mais s'agit-il des animaux qui sont connus seulement par les relations des voyageurs, qui ont reçu d'eux des noms différens, dont il faut chercher l'histoire & quelquefois discuter la réalité au milieu de récits vagues & souvent défigurés par le merveilleux, le savant naturaliste impose silence à son imagination; il a tout lu, tout extrait, tout analysé, tout discuté: on est étonné de trouver un nomenclateur infatigable dans celui de qui on n'attendoit que des tableaux imposans ou agréables; on lui fait gré d'avoir plié son génie à des recherches si pénibles, & ceux qui lui auroient reproché peut-être d'avoir sacrifié l'exactitude à l'effet, lui pardonnent, & sentent ranimer leur confiance.

Des réflexions philosophiques mêlées aux descriptions, à l'exposition des faits & à la peinture des mœurs, ajoutent à l'intérêt, aux charmes de cette lecture & à son utilité. Ces réflexions ne sont pas celles d'un philosophe qui soumet toutes ses pensées à une analyse rigoureuse, qui suit sur les divers objets les principes d'une philosophie toujours une; mais ce ne sont pas non plus ces réflexions isolées que chaque sujet offre à l'esprit, qui se présentent d'elles-mêmes, & n'ont qu'une vérité passagère & locale. Celles de M. de Buffon s'attachent toujours à quelque loi générale de la nature, ou du moins à quelque grande idée.

Dans ses discours sur les animaux domestiques, sur les animaux carnassiers, sur la dégénération des espèces, on le voit tantôt esquisser l'histoire du règne animal considéré dans son ensemble, tantôt parler en homme libre de la dégradation où la servitude réduit les animaux, en homme sensible de la destruction à laquelle l'espèce humaine les a soumis, & en philosophe de la nécessité de cette

destruction, des effets lents & sûrs de cette servitude, de son influence sur la forme, sur les facultés, sur les habitudes morales des différentes espèces. Des traits qui semblent lui échapper caractérisent la sensibilité & la fierté de son ame, mais elle paroît toujours dominée par une raison supérieure : on croit pour ainsi dire converser avec une pure intelligence, qui n'auroit de la sensibilité humaine que ce qu'il en faut pour se faire entendre de nous & intéresser notre foiblesse.

Dans son discours sur les perroquets, il fait sentir la différence de la perfectibilité de l'espèce entière, apanage qu'il croit réservé à l'homme, & de cette perfectibilité individuelle que l'animal sauvage doit à la nécessité, à l'exemple de son espèce, & l'animal domestique aux leçons de son maître. Il montre comment l'homme par la durée de son enfance, par celle du besoin physique des secours maternels, contracte l'habitude d'une communication intime qui le dispose à la société, qui dirige vers ses rapports avec les semblables le développement de ses facultés, susceptibles d'acquiescer une perfection plus grande dans un être plus heureusement organisé & né avec de plus grands besoins.

Peut-être, cette nuance entre nous & les animaux est-elle moins tranchée que M. de Buffon n'a paru le croire ; peut-être, comme l'exemple des castors semble le prouver, existe-t-il des espèces d'animaux susceptibles d'une sorte de perfectibilité non moins réelle, mais plus lente & plus bornée : qui pourroit même assurer qu'elle ne s'étendroit pas bien au-delà des limites que nous osons lui fixer, si les espèces qui nous paroissent les plus ingénieuses, affranchies de la crainte dont les frappe la présence de l'homme, & soumises par des circonstances locales à des besoins assez grands pour exciter l'activité, mais trop foibles pour la détruire, éprouvoient la nécessité & avoient en même temps la liberté de déployer toute l'énergie dont la nature a pu les douer ; Des observations long-temps continuées pourroient seules donner le droit de prononcer

sur cette question ; il suffit pour le sentir de jeter un regard sur notre espèce même. Supposons que les nations Européennes n'aient pas existé, que les hommes soient sur toute la terre ce qu'ils sont en Asie & en Afrique, qu'ils soient restés par-tout à ce même degré de civilisation & de connoissances auquel ils étoient déjà dans le temps où commence pour nous leur histoire : ne seroit-on pas alors fondé à croire qu'il est un terme que dans chaque climat l'homme ne peut passer ? ne regarderoit-on pas comme un visionnaire le philosophe qui oseroit promettre à l'espèce humaine les progrès qu'elle a faits & qu'elle fait journellement en Europe ?

La connoissance anatomique des animaux est une portion importante de leur histoire, M. de Buffon eut pour cette partie de son ouvrage, le bonheur de trouver des secours dans l'amitié généreuse d'un célèbre naturaliste, qui lui laissant la gloire attachée à ces descriptions brillantes, à ces peintures de mœurs, à ces réflexions philosophiques qui frappent tous les esprits, se contentoit du mérite plus modeste, d'obtenir l'estime des savans par des détails exacts & précis, par des observations faites avec une rigueur scrupuleuse, par des vues nouvelles qu'eux seuls pouvoient apprécier. Ils ont regretté que M. de Buffon n'ait pas dans l'histoire des oiseaux conservé cet exact & sage coopérateur, mais ils l'ont regretté seuls. Nous l'avouons sans peine & sans croire diminuer par-là le juste tribut d'honneur qu'ont mérité les travaux de M. Daubenton.

A l'histoire des quadrupèdes & des oiseaux succéda celle des substances minérales.

Dans cette partie de son ouvrage, peut-être M. de Buffon n'a-t-il pas attaché assez d'importance aux travaux des chimistes modernes, à cette foule de faits précis & bien prouvés dont ils ont enrichi la science de la nature, à cette méthode analytique qui conduit si sûrement à la vérité, oblige de l'attendre lorsqu'elle n'est pas encore à

notre portée, & ne permet jamais d'y substituer des erreurs. En effet, l'analyse chimique des substances minérales peut seule donner à leur nomenclature une base solide, répandre la lumière sur leur histoire, sur leur origine, sur les antiques événemens qui ont déterminé leur formation.

Malgré ce juste reproche, on retrouve dans l'histoire des minéraux le talent & la philosophie de M. de Buffon, ses aperçus ingénieux, ses vues générales & grandes, ce talent de saisir dans la suite des faits tout ce qui peut appuyer ces vues, de s'emparer des esprits, de les entraîner où il veut les conduire, & de faire admirer l'auteur lors même que la raison ne peut adopter ses principes.

L'Histoire naturelle renferme un ouvrage d'un genre différent, sous le titre d'*Arithmétique morale*. Une application du calcul à la probabilité de la durée de la vie humaine entroit dans le plan de l'histoire naturelle; M. de Buffon ne pouvoit guère traiter ce sujet sans porter un regard philosophique sur les principes même de ce calcul, & sur la nature des différentes vérités. Il y établit cette opinion, que les vérités mathématiques ne sont point des vérités réelles, mais de pures vérités de définition; observation juste, si on veut la prendre dans la rigueur métaphisique, mais qui s'applique également alors aux vérités de tous les ordres, dès qu'elles sont précises & qu'elles n'ont pas des individus pour objet. Si ensuite on veut appliquer ces vérités à la pratique & les rendre dès-lors individuelles, semblables encore à cet égard aux vérités mathématiques, elles ne sont plus que des vérités approchées. Il n'existe réellement qu'une seule différence; c'est que les idées dont l'identité forme les vérités mathématiques ou physiques sont plus abstraites dans les premières, d'où il résulte que, pour les vérités physiques, nous avons un souvenir distinct des individus dont elles expriment les qualités communes, & que nous l'avons plus pour les autres; mais la véritable réalité, l'utilité d'une proposition quelconque est indépendante de cette différence; car on doit regarder une
vérité

vérité comme réelle, toutes les fois que, si on l'applique à un objet réellement existant, elle reste une vérité absolue, ou devient une vérité indéfiniment approchée.

M. de Buffon proposoit d'assigner une valeur précise à la probabilité très-grande que l'on peut regarder comme une certitude morale, & de n'avoir au-delà de ce terme aucun égard à la petite possibilité d'un événement contraire. Ce principe est vrai, lorsque l'on veut seulement appliquer à l'usage commun le résultat d'un calcul, & dans ce sens tous les hommes l'ont adopté dans la pratique, tous les philosophes l'ont suivi dans leurs raisonnemens; mais il cesse d'être juste si on l'introduit dans le calcul même, & sur-tout si on veut l'employer à établir des théories, à expliquer des paradoxes, à prouver ou à combattre des règles générales. D'ailleurs cette probabilité qui peut s'appeler *certitude morale*, doit être plus ou moins grande suivant la nature des objets que l'on considère & les principes qui doivent diriger notre conduite; & il auroit fallu marquer pour chaque genre de vérités & d'actions, le degré de probabilité où il commence à être raisonnable de croire & permis d'agir.

C'est par respect pour les talens de notre illustre confrère que nous nous permettons de faire ici ces observations. Lorsque des opinions qui paroissent erronées se trouvent dans un livre fait pour séduire l'esprit comme pour l'éclairer, c'est presque un devoir d'avertir de les soumettre à un examen rigoureux. L'admiration dispose si facilement à la croyance, que les lecteurs entraînés à la fois par le nom de l'auteur & par le charme du style, cèdent sans résistance, & semblent craindre que le doute, en affoiblissant un enthousiasme qui leur est cher, ne diminue leur plaisir. Mais on doit encore ici à M. de Buffon, sinon d'avoir répandu une lumière nouvelle sur cette partie des mathématiques & de la philosophie, du moins d'en avoir fait sentir l'utilité, peut-être même d'en avoir appris l'existence à une classe nombreuse qui n'auroit pas

été en chercher les principes dans les ouvrages des géomètres ; enfin, d'en avoir montré la liaison avec l'histoire naturelle de l'homme. C'est avoir contribué au progrès d'une science qui, soumettant au calcul les événemens dirigés par des loix que nous nommons irrégulières, par ce qu'elles nous sont inconnues, semble étendre l'empire de l'esprit humain au-delà de ses bornes naturelles, & lui offrir un instrument à l'aide duquel ses regards peuvent s'étendre sur des espaces immenses ; que peut-être il ne lui sera jamais permis de parcourir.

On a reproché à la philosophie de M. de Buffon, non-seulement ces systèmes généraux dont nous avons parlé, & qui reparoissent trop souvent dans le cours de ses ouvrages, mais on lui a reproché un esprit trop systématique, ou plutôt un esprit trop prompt à former des résultats généraux d'après les premiers rapports qui l'ont frappé, & de négliger trop ensuite les autres rapports qui auroient pu ou jeter des doutes sur ces résultats, ou en diminuer la généralité, ou leur ôter cet air de grandeur, ce caractère imposant, si propre à entraîner les imaginations ardentes & mobiles. Les savans qui cherchent la vérité, étoient fâchés d'être obligés sans cesse de se défendre contre la séduction, & de ne trouver souvent, au lieu de résultats & de faits propres à servir de base à leurs recherches & à leurs observations, que des opinions à examiner & des doutes à résoudre.

Mais si l'Histoire naturelle a eu parmi les savans des censeurs sévères, le style de cet ouvrage n'a trouvé que des admirateurs.

M. de Buffon est poète dans ses descriptions ; mais comme les grands poètes, il fait rendre intéressante la peinture des objets physiques, en y mêlant avec art des idées morales qui intéressent l'ame en même temps que l'imagination est amusée ou étonnée. Son style est harmonieux, non de cette harmonie qui appartient à tous les écrivains corrects à qui le sens de l'oreille n'a pas été refusé, &

qui consiste presque uniquement à éviter les sons durs ou pénibles, mais de cette harmonie qui est une partie du talent, ajoute aux beautés par une sorte d'analogie entre les idées & les sons, & fait que la phrase est douce ou sonore, majestueuse ou légère, suivant les objets qu'elle doit peindre & les sentimens qu'elle doit réveiller.

Si M. de Buffon est plus abondant que précis, cette abondance est plutôt dans les choses que dans les mots; il ne s'arrête pas à une idée simple, il en multiplie les nuances; mais chacune d'elles est exprimée avec précision. Son style a de la majesté, de la pompe; mais c'est parce qu'il présente des idées vastes & des grandes images; la force & l'énergie lui paroissent naturelles, il semble qu'il lui ait été impossible de parler ou plutôt de penser autrement. On a loué la variété de ses tons; on s'est plaint de sa monotonie; mais ce qui peut être fondé dans cette censure est encore un sujet d'éloge: en peignant la nature sublime ou terrible, douce ou riante, en décrivant la fureur du tigre, la majesté du cheval, la fierté & la rapidité de l'aigle, les couleurs brillantes du colibri, la légèreté de l'oiseau mouche, son style prend le caractère des objets, mais il conserve sa dignité imposante; c'est toujours la nature qu'il peint, & il fait que même dans les plus petits objets elle a manifesté toute sa puissance. Frappé d'une sorte de respect religieux pour les grands phénomènes de l'univers, pour les loix générales auxquelles obéissent les diverses parties du vaste ensemble qu'il a entrepris de tracer, ce sentiment se montre par-tout, & forme en quelque sorte le fond sur lequel il répand de la variété, sans que cependant on cesse jamais de l'apercevoir.

Cet art de peindre en ne paroissant que raconter, ce grand talent du style porté sur des objets qu'on avoit traités avec clarté, avec élégance, & même embellis par des réflexions ingénieuses, mais auxquels jusqu'alors l'éloquence avoit paru étrangère, frappèrent bientôt tous les esprits: la langue Françoisse étoit déjà devenue la langue de l'Europe,

& M. de Buffon eut par-tout des lecteurs & des disciples. Mais ce qui est plus glorieux, parce qu'il s'y joint une utilité réelle, le succès de ce grand ouvrage fut l'époque d'une révolution dans les esprits; on ne put le lire sans avoir envie de jeter au moins un coup-d'œil sur la nature, & l'histoire naturelle devint une connoissance presque vulgaire; elle fut pour toutes les classes de la société, ou un amusement, ou une occupation; on voulut avoir un cabinet comme on vouloit avoir une bibliothèque: mais le résultat n'en est pas le même, car dans les bibliothèques on ne fait que répéter les exemplaires des mêmes livres; ce sont au contraire des individus différens qu'on rassemble dans les cabinets; ils s'y multiplient pour les naturalistes, à qui dès-lors les objets dignes d'être observés échappent plus difficilement.

La botanique, la métallurgie, les parties de l'histoire naturelle, immédiatement utiles à la médecine, au commerce, aux manufactures, avoient été encouragées; mais c'est à la science même, à cette science, comme ayant pour objet la connoissance de la nature, que M. de Buffon a su le premier intéresser les souverains, les grands, les hommes publics de toutes les nations. Plus sûrs d'obtenir des récompenses, pouvant aspirer enfin à cette gloire populaire que les vrais savans savent apprécier mieux que les autres hommes, mais qu'ils ne méprisent point, les naturalistes se sont livrés à leurs travaux avec une ardeur nouvelle: on les a vus se multiplier à la voix de M. de Buffon dans les provinces comme dans les capitales, dans les autres parties du monde comme dans l'Europe. Sans doute on avoit cherché avant lui à faire sentir l'utilité de l'étude de la nature; la science n'étoit pas négligée; la curiosité humaine s'étoit portée dans les pays éloignés, avoit voulu connoître la surface de la terre, & pénétrer dans son sein; mais on peut appliquer à M. de Buffon ce que lui-même a dit d'un autre philosophe également célèbre, son rival dans l'art d'écrire, comme lui plus utile peut-être par l'effet

de ses ouvrages, que par les vérités qu'ils renferment : *D'autres avoient dit les mêmes choses, mais il les a commandées au nom de la nature, & on lui a obéi.*

Peut-être le talent d'inspirer aux autres son enthousiasme, de les forcer de concourir aux mêmes vues, n'est pas moins nécessaire que celui des découvertes, au perfectionnement de l'espèce humaine, peut-être n'est-il pas moins rare, n'exige-t-il pas moins ces grandes qualités de l'esprit qui nous forcent à l'admiration. Nous l'accordons à ces harangues célèbres que l'antiquité nous a transmises, & dont l'effet n'a duré qu'un seul jour; pourrions-nous la refuser à ceux dont les ouvrages produisent sur les hommes dispersés des effets plus répétés & plus durables? Nous l'accordons à celui dont l'éloquence disposant des cœurs d'un peuple assemblé, lui a inspiré une résolution généreuse ou salutaire; pourroit-on la refuser à celui dont les ouvrages ont changé la pente des esprits, les ont portés à une étude utile, & ont produit une révolution qui peut faire époque dans l'histoire des sciences?

Si donc la gloire doit avoir l'utilité pour mesure, tant que l'espèce humaine n'obéira pas à la seule raison, tant qu'il faudra non-seulement découvrir des vérités, mais forcer à les admettre, mais inspirer le désir d'en chercher de nouvelles, les hommes éloquens nés avec le talent de répandre la vérité ou d'exciter le génie des découvertes, mériteront d'être placés au niveau des inventeurs, puisque sans eux ces inventeurs n'auroient pas existé, ou auroient vu leurs découvertes demeurer inutiles & dédaignées.

Quand même une imitation mal entendue de M. de Buffon auroit introduit dans les livres d'histoire naturelle, le goût des systèmes vagues & des vaines déclamations, ce mal seroit nul en comparaison de tout ce que cette science doit à ses travaux : les déclamations, les systèmes passent, & les faits restent; ces livres qu'on a surchargés d'ornemens pour les faire lire, seront oubliés; mais s'ils renferment quelques vérités, elles survivront à leur chute.

donner ces détails aussi curieux qu'effrayans des redoutables effets de cette grêle mémorable; l'Académie royale des Sciences le proposa d'en rendre compte au public. Le lendemain de cet orage & les huit jours suivans, il fit un fort beau temps; il n'y eut même dans le reste du mois que cinq jours de pluie, & l'atmosphère ne fut pas refroidie. Une aurore boréale assez belle eut lieu le 30.

Le temps a été assez beau les onze premiers jours du mois d'*Août* & les cinq derniers, excepté le 31; du 11 au 18 & du 20 au 27 il a été pluvieux. L'aurore boréale du 23 a commencé vers huit heures du soir & a fini vers les dix heures; elle étoit composée de dix-huit jets de lumière, dont quatre d'un rouge pâle, le reste d'un blanc-terne.

Il a fait généralement assez beau pendant le mois de *Septembre* si ce n'est du 17 au 23 où il y a eu beaucoup de vent, de pluie & du tonnerre. Le 4 on a aperçu quelques jets d'aurore boréale.

Le mois d'*Octobre* a été très-beau & très-sec, le ciel presque toujours pur du 7 au 21. De deux aurores boréales qui ont eu lieu le 12 & le 31, la première étoit très-belle; elle a été précédée & suivie de brouillards & de vapeurs assez forts.

Le beau temps du mois d'*Octobre* s'est prolongé dans le mois de *Novembre*; l'on a presque toujours joui du ciel le plus pur à l'exception de très-peu de jours, tels que les 11, 12 & 13 où il régna un brouillard très-épais. Vers le 14 de ce mois le thermomètre commença à descendre fréquemment au-dessous de zero, mais ce ne fut que le 24 où commença à s'établir un froid si long & si rigoureux, qui rendra cette année mémorable dans l'histoire météorologique. Le 26 il tomba un peu de neige; la nuit suivante le thermomètre descendit à 9^d,7, & le 28 matin à 11^d,3; le 30 le froid parut beaucoup diminué, le thermomètre à midi revint presque à zero. La température a été douce & très-sèche dans la première moitié de ce mois, très-froide & très-sèche dans la seconde. Les brouillards ont été assez fréquens; les eaux de la Seine excessivement basses à cause de la sécheresse de l'automne ont été prises de glace dès le 29.

La gelée qui avoit été déjà si longue dans le mois de *Novembre* s'établit encore plus constamment dans le mois de *Décembre*.

occupés de la perfection & des qualités du style, ils voient moins leurs hardieses, parce qu'ils sacrifient moins l'effet au goût & à la raison, parce que leur caractère se montrant sans cesse dans leurs ouvrages, agit à la longue plus fortement, & se communique davantage; mais en même temps ils peuvent être des modèles dangereux. Pour imiter leur style, il faudroit avoir leurs pensées, voir les objets comme ils les voient, sentir comme ils sentent; autrement, si le modèle vous offre des idées originales & grandes, l'imitateur vous présentera des idées communes, surchargées d'expressions extraordinaires; si l'un ôte aux vérités abstraites leur sécheresse, en les rendant par des images brillantes, l'autre présentera des demi-pensées, que des métaphores bizarres rendent inintelligibles. Le modèle a parlé de tout avec chaleur, parce que son ame étoit toujours agitée; le froid imitateur cachera son indifférence sous des formes passionnées. Dans ces écrivains, les défauts tiennent souvent aux beautés, ont la même origine, sont plus difficiles à distinguer, & ce sont ces défauts que l'imitateur ne manque jamais de transporter dans ses copies. Veut-on les prendre pour modèles, il ne faut point chercher à saisir leur manière, il ne faut point vouloir leur ressembler, mais se pénétrer de leurs beautés, aspirer à produire des beautés égales, s'appliquer comme eux à donner un caractère original à ses productions, sans copier celui qui frappe ou qui séduit dans les leurs.

Il seroit donc injuste d'imputer à ces grands écrivains les fautes de leurs enthousiastes, de les accuser d'avoir corrompu le goût, parce que des gens qui en manquoient les ont parodiés en croyant les imiter. Ainsi on auroit tort de reprocher à M. de Buffon ces idées vagues, cachées sous des expressions empoulées, ces images incohérentes, cette pompe ambitieuse du style, qui défigure tant des productions modernes, comme on auroit tort de vouloir rendre Rousseau responsable de cette fausse sensibilité, de cette habitude de se passionner de sang froid, d'exagérer

toutes les opinions; enfin, de cette manie de parler de soi sans nécessité, qui sont devenues une espèce de mode & presque un mérite. Ces erreurs passagères dans le goût d'une nation, cèdent facilement à l'empire de la raison & à celui de l'exemple; l'enthousiasme exagéré, qui fait admirer jusqu'aux défauts des hommes illustres, donne à ces mal-adroites imitations une vogue momentanée, mais à la longue il ne reste que ce qui est vraiment beau; & comme Corneille & Bossuet ont contribué à donner à notre langue, l'un plus de force, l'autre plus d'élevation & de hardiesse, M. de Buffon lui aura fait acquérir plus de magnificence & de grandeur, comme Rousseau l'aura instruite à former des accens plus fiers & plus passionnés.

Le style de M. de Buffon n'offre pas toujours le même degré de perfection; mais dans tous les morceaux destinés à l'effet, il a cette correction, cette pureté, sans lesquelles, lorsqu'une langue est une fois formée, on ne peut atteindre à une célébrité durable. S'il s'est permis quelquefois d'être négligé, c'est uniquement dans les discussions purement scientifiques, où les taches qu'il a pu laisser ne nuisent point à des beautés, & servent peut-être à faire mieux goûter les peintures brillantes qui les suivent.

C'étoit par un long travail qu'il parvenoit à donner à son style ce degré de perfection, & il continuoit de le corriger jusqu'à ce qu'il eût effacé toutes les traces du travail, & qu'à force de peine il lui eût donné de la facilité; car cette qualité si précieuse n'est dans un écrivain que l'art de cacher ses efforts, de présenter ses pensées, comme s'il les avoit conçues d'un seul jet, dans l'ordre le plus naturel ou le plus frappant, revêtues des expressions les plus propres ou les plus heureuses; & cet art, auquel le plus grand charme du style est attaché, n'est cependant que le résultat d'une longue suite d'observations fugitives & d'attentions minutieuses.

M. de Buffon aimoit à lire ses ouvrages, non par vanité,
mais

mais pour s'assurer par l'expérience de leur clarté & de leur effet, les deux qualités peut-être sur lesquelles on peut le moins se juger soi-même. Avec une telle intention, il ne choisissoit pas ses auditeurs ; ceux que le hasard lui offroit, sembloient devoir mieux représenter le public, dont il vouloit essayer sur eux la manière de sentir : il ne se bornoit pas à recevoir leurs avis ou plutôt leurs éloges ; souvent il leur demandoit quel sens ils attachoient à une phrase, quelle impression ils avoient éprouvée ; & s'ils n'avoient pas saisi son idée, s'il avoit manqué l'effet qu'il vouloit produire, il en concluoit que cette partie de son ouvrage manquoit de netteté, de mesure ou de force, & il l'écrivoit de nouveau. Cette méthode est excellente pour les ouvrages de philosophie qu'on destine à devenir populaires ; mais peu d'auteurs auront le courage de l'employer. Il ne faut pas cependant s'attendre à trouver un égal degré de clarté dans toute l'Histoire naturelle ; M. de Buffon a écrit pour les savans, pour les philosophes & pour le public, & il a su proportionner la clarté de chaque partie, au désir qu'il avoit d'être entendu d'un nombre plus ou moins grand de lecteurs.

Peu d'hommes ont été aussi laborieux que lui, & l'ont été d'une manière si continue & si régulière. Il paroissoit commander à ses idées plutôt qu'être entraîné par elles. Né avec une constitution à la fois très-saine & très-robuste, fidèle au principe d'employer toutes ses facultés, jusqu'à ce que la fatigue l'avertît qu'il commençoit à en abuser, son esprit étoit toujours également prêt à remplir la tâche qu'il lui imposoit. C'étoit à la campagne qu'il aimoit le plus à travailler ; il avoit placé son cabinet à l'extrémité d'un vaste jardin sur la cime d'une montagne ; c'est là qu'il passoit les matinées entières, tantôt écrivant dans ce réduit solitaire, tantôt méditant dans les allées de ce jardin dont l'entrée étoit alors rigoureusement interdite ; seul, & dans les momens de distraction nécessaires au milieu d'un travail long temps continué, n'ayant autour de lui que la nature,

dont le spectacle en délassant ses organes, le ramenoit doucement à ses idées que la fatigue avoit interrompues. Ces longs séjours à Montbart étoient peu compatibles avec ses fonctions de trésorier de l'Académie ; mais il s'étoit choisi pour adjoint M. Tillet dont il connoissoit trop le zèle actif & sage, l'attachement scrupuleux à tous ses devoirs, pour avoir à craindre que ses confrères pussent jamais se plaindre d'une absence si utilement employée.

On doit mettre au nombre des services qu'il a rendus aux sciences, les progrès que toutes les parties du Jardin du roi ont faits sous son administration. Ces grands dépôts ne dispensent point d'étudier la nature. La connoissance de la disposition des objets & de la place qu'ils occupent à la surface ou dans le sein de la terre, n'est pas moins importante que celle des objets eux-mêmes ; c'est par-là seulement qu'on peut connoître leurs rapports, & s'élever à la recherche de leur origine & des loix de leur formation ; mais c'est dans les cabinets qu'on apprend à se rendre capable d'observer immédiatement la nature ; c'est-là encore qu'après l'avoir étudiée, on apprend à juger ses propres observations, à les comparer, à en tirer des résultats, à se rappeler ce qui a pu échapper au premier coup-d'œil. C'est dans les cabinets que commence l'éducation du naturaliste, & c'est-là aussi qu'il peut mettre la dernière perfection à ses pensées. Le Cabinet du Roi est devenu entre les mains de M. de Buffon non un simple monument d'ostentation, mais un dépôt utile & pour l'instruction publique & pour le progrès des sciences. Il avoit su intéresser toutes les classes d'hommes à l'histoire naturelle, & pour le récompenser du plaisir qu'il leur avoit procuré, tous s'empressoient d'apporter à ses pieds les objets curieux qu'il leur avoit appris à chercher & à connoître. Les savans y ajoutoient aussi leur tribut, car ceux même qui combattoient ses opinions, qui désapprouvoient sa méthode de traiter les sciences, reconnoissoient cependant qu'ils devoient une partie de leurs lumières

aux vérités qu'il avoit recueillies, & une partie de leur gloire à cet enthousiasme pour l'histoire naturelle qui étoit son ouvrage. Les souverains lui envoyoit les productions rares ou curieuses dont la nature avoit enrichi leurs états. C'est à lui que ces présens étoient adressés, mais il les remettoit dans le Cabinet du roi, comme dans le lieu où exposés aux regards d'un grand nombre d'hommes éclairés, ils pouvoient être le plus utiles.

Dans les commencemens de son administration, il avoit consacré à l'embellissement du cabinet une gratification qui lui étoit offerte, mais qu'il ne vouloit pas accepter pour lui-même : procédé noble & doublement utile à ses vues, puisqu'il lui donnoit le droit de solliciter des secours avec plus de hardiesse & d'opiniâtreté.

La botanique étoit celle des parties de l'histoire naturelle dont il s'étoit le moins occupé; mais son goût particulier n'influa point sur les fonctions de l'intendant du Jardin du roi. Agrandi par ses soins, distribué de la manière la plus avantageuse pour l'enseignement & pour la culture d'après les vues des botanistes habiles qui y président, ce jardin est devenu un établissement digne d'une nation éclairée & puissante. Parvenu à ce degré de splendeur, le Jardin du roi n'aura plus à craindre sans doute ces vicissitudes de décadence & de renouvellement dont notre histoire nous a transmis le souvenir, & le zèle éclairé du successeur de M. de Buffon suffiroit seul pour en répondre à l'Académie & aux sciences.

Ce n'est pas seulement à sa célébrité que M. de Buffon dut le bonheur de lever les obstacles qui s'opposèrent longtemps à l'entier succès de ses vues, il le dut aussi à sa conduite. Des louanges insérées dans l'Histoire naturelle étoient la récompense de l'intérêt que l'on prenoit aux progrès de la science, & l'on regardoit comme une sorte d'assurance d'immortalité, l'honneur d'y voir inscrire son nom. D'ailleurs M. de Buffon avoit eu le soin constant d'acquiescer & de conserver du crédit auprès des ministres

& de ceux qui chargés par eux des détails, ont sur la décision & l'expédition des affaires une influence inévitable. Il se concilioit les uns en ne se permettant jamais d'avancer des opinions qui pussent les blesser, en ne paroissant point prétendre à les juger ; il s'assuroit des autres en employant avec eux un ton d'égalité qui les flattoit, & en se dépouillant de la supériorité que sa gloire & ses talens pouvoient lui donner. Ainsi, aucun des moyens de contribuer aux progrès de la science à laquelle il s'étoit dévoué, n'avoit été négligé. Ce fut l'unique objet de son ambition : sa considération, sa gloire y étoient liées sans doute ; mais tant d'hommes séparent leurs intérêts de l'intérêt général, qu'il seroit injuste de montrer de la sévérité pour ceux qui savent les réunir. Ce qui prouve à quel point M. de Buffon étoit éloigné de toute ambition vulgaire, c'est qu'appelé à Fontainebleau par le feu Roi, qui vouloit le consulter sur quelques points relatifs à la culture des forêts, & ce prince lui ayant proposé de se charger en chef de l'administration de toutes celles qui composent les domaines, ni l'importance de cette place, ni l'honneur si désiré d'avoir un travail particulier avec le Roi, ne purent l'éblouir : il sentoit qu'en interrompant ses travaux, il alloit perdre une partie de sa gloire ; il sentoit en même-temps la difficulté de faire le bien, sur-tout il voyoit d'avance la foule des courtisans & des administrateurs se réunir contre une supériorité si effrayante, & contre les conséquences d'un exemple si dangereux.

Placé dans un siècle où l'esprit humain s'agitant dans ses chaînes, les a relâchées toutes & en a brisé quelques-unes, où toutes les opinions ont été examinées, toutes les erreurs combattues, tous les anciens usages soumis à la discussion, où tous les esprits ont pris vers la liberté un effor inattendu, M. de Buffon parut n'avoir aucune part à ce mouvement général. Ce silence peut paroître singulier dans un philosophe dont les ouvrages prouvent qu'il avoit considéré l'homme sous tous les rapports, & annoncent en même temps une manière de penser mâle &

ferme , bien éloignée de ce penchant au doute , à l'incertitude qui conduit à l'indifférence.

Mais peut-être a-t-il cru que le meilleur moyen de détruire les erreurs en métaphysique & en morale , étoit de multiplier les vérités d'observation dans les sciences naturelles , qu'au lieu de combattre l'homme ignorant & opiniâtre , il falloit lui inspirer le désir de s'instruire : il étoit plus utile , selon lui , de prémunir les générations suivantes contre l'erreur , en accoutumant les esprits à se nourrir de vérités même indifférentes , que d'attaquer de front des préjugés enracinés & liés avec l'amour-propre , l'intérêt ou les passions de ceux qui les ont adoptés. La nature a donné à chaque homme son talent , & la sagesse consiste à y plier sa conduite : l'un est fait pour combattre , l'autre pour instruire ; l'un pour corriger & redresser les esprits , l'autre pour les subjuguier & les entraîner après lui.

D'ailleurs , M. de Buffon vouloit élever le monument de l'Histoire naturelle , il vouloit donner une nouvelle forme au Cabinet du Roi ; il avoit besoin & de repos & du concours général des suffrages : or , quiconque attaque des erreurs , ou laisse seulement entrevoir son mépris pour elles , doit s'attendre à voir ses jours troublés , & chacun de ses pas embarrassés par des obstacles. Un vrai philosophe doit combattre les ennemis qu'il rencontre sur la route qui le conduit à la vérité , mais il seroit mal-adroit d'en appeler de nouveaux par des attaques imprudentes.

Peu de savans , peu d'écrivains ont obtenu une gloire aussi populaire que M. de Buffon , & il eut le bonheur de la voir continuellement s'accroître à mesure que les autres jouissances diminuant pour lui , celles de l'amour-propre lui devenoient plus nécessaires. Il n'essuya que peu de critiques , parce qu'il avoit soin de n'offenser aucun parti , parce que la nature de ses ouvrages ne permettoit guère à la littérature ignorante d'atteindre à sa hauteur. Les savans avoient presque tous gardé le silence , sachant qu'il y a peu d'honneur & peu d'utilité pour les sciences à combattre un

système qui devient nécessairement une vérité générale si les faits le confirment, ou tombe de lui-même s'ils le contrarient.

D'ailleurs, M. de Buffon employa le moyen le plus sûr d'empêcher les critiques de se multiplier; il ne répondit pas à celles qui parurent contre ses premiers volumes. Ce n'est point qu'elles fussent toutes méprisables; celles de M. Haller, de M. Bonnet, de M. l'abbé de Condillac, celles même que plusieurs savans avoient fournies à l'auteur des *Lettres Américaines*, pouvoient mériter des réponses qui n'eussent pas toujours été faciles. Mais en répondant, il auroit intéressé l'amour-propre de ses adversaires à continuer leurs critiques, & perpétué une guerre où la victoire, qui ne pouvoit jamais être absolument complète, ne l'auroit pas dédommagé d'un temps qu'il étoit sûr d'employer plus utilement pour sa gloire.

Les souverains, les princes étrangers qui visitoient la France, s'empressoient de rendre hommage à M. de Buffon, & de le chercher au milieu de ces richesses de la nature, rassemblées par ses soins. L'Impératrice de Russie dont le nom est lié à celui de nos plus célèbres philosophes, qui avoit proposé inutilement à M. d'Alembert de se charger de l'éducation de son fils, & appelé auprès d'elle M. Diderot, après avoir répandu sur lui des bienfaits dont la délicatesse avec laquelle ils étoient offerts augmentoit le prix, qui avoit rendu M. de Voltaire le confident de tout ce qu'elle entreprenoit pour répandre les lumières, établir la tolérance & adoucir les loix; l'Impératrice de Russie prodiguoit à M. de Buffon les marques de son admiration les plus capables de le toucher, en lui envoyant tout ce qui, dans ses vastes états, devoit le plus exciter sa curiosité, & en choisissant par une recherche ingénieuse les productions singulières qui pouvoient servir de preuves à ses opinions. Enfin, il eut l'honneur de recevoir dans sa retraite de Montbart, ce héros en qui l'Europe admire le génie de Frédéric & chérit l'humanité d'un sage, & qui vient

aujourd'hui mêler ses regrets aux nôtres, & embellir par l'éclat de sa gloire la modeste simplicité des honneurs académiques.

M. de Buffon n'étoit occupé que d'un seul objet, n'avoit qu'un seul goût; il s'étoit créé un style, & s'étoit fait une philosophie par ses réflexions, plus encore que par l'étude; on ne doit donc pas s'étonner de ne trouver ni dans ses lettres ni dans quelques morceaux échappés à sa plume, cette légèreté, cette simplicité qui doivent en être le caractère: mais presque toujours quelques traits font reconnoître le peintre de la nature, & dédommagent d'un défaut de flexibilité incompatible peut-être avec la trempe mâle & vigoureuse de son esprit. C'est à la même cause que l'on doit attribuer la sévérité de ses jugemens, & cette sorte d'orgueil qu'on a cru observer en lui. L'indulgence suppose quelque facilité à se prêter aux idées & à la manière d'autrui, & il est difficile d'être sans orgueil, quand occupé sans cesse d'un grand objet qu'on a dignement rempli, on est forcé en quelque sorte de porter toujours avec soi le sentiment de sa supériorité.

Dans la société, M. de Buffon souffroit sans peine la médiocrité, ou plutôt occupé de ses propres idées, il ne l'apercevoit pas, & préféroit en général les gens qui pouvoient le distraire sans le contredire, & sans l'assujettir au soin fatigant de prévenir leurs objections ou d'y répondre. Simple dans la vie privée, y prenant sans effort le ton de la bonhomie, quoiqu'aimant par goût la magnificence & tout ce qui avoit quelque appareil de grandeur, il avoit conservé cette politesse noble, ces déférences extérieures pour le rang & les places, qui étoient dans sa jeunesse le ton général des gens du monde, & dont plus d'amour pour la liberté & l'égalité au moins dans les manières, nous a peut-être trop corrigés; car souvent les formes polies dispensent de la fausseté, & le respect extérieur est une barrière que l'on oppose avec succès à une familiarité dangereuse. On auroit pu tirer de ces déférences qui paroissent exagérées, quelques inductions défavorables au

caractère de M. de Buffon, si dans des circonstances plus importantes il n'avoit montré une hauteur d'ame & une noblesse supérieures à l'intérêt comme au ressentiment.

Il avoit épousé en 1752 Mademoiselle de Saint-Belin, dont la naissance, les agrémens extérieurs & les vertus réparèrent à ses yeux le défaut de fortune. L'âge avoit fait perdre à M. de Buffon une partie des agrémens de la jeunesse; mais il lui restoit une taille avantageuse, un air noble, une figure imposante, une physionomie à la fois douce & majestueuse. L'enthousiasme pour le talent fit disparoître aux yeux de Madame de Buffon l'inégalité d'âge, & dans cette époque de la vie où la félicité semble se borner à remplacer par l'amitié & des souvenirs mêlés de regrets, un bonheur plus doux qui nous échappe, il eut celui d'inspirer une passion tendre, constante, sans distraction comme sans nuage : jamais une admiration plus profonde ne s'unit à une tendresse plus vraie. Ces sentimens se montroient dans les regards, dans les manières, dans les discours de Madame de Buffon, & remplissoient son cœur & sa vie. Chaque nouvel ouvrage de son mari, chaque nouvelle palme ajoutée à sa gloire étoient pour elle une source de jouissances d'autant plus douces, qu'elles étoient sans retour sur elle-même, sans aucun mélange de l'orgueil qui pouvoit lui inspirer l'honneur de partager la considération, & le nom de M. de Buffon; heureuse du seul plaisir d'aimer & d'admirer ce qu'elle aimoit, son ame étoit fermée à toute vanité personnelle, comme à tout sentiment étranger. M. de Buffon n'a conservé d'elle qu'un fils, M. le comte de Buffon, major en second du régiment d'Angoumois, qui porte avec honneur, dans une autre carrière, un nom à jamais célèbre dans les sciences, dans les lettres & dans la philosophie.

M. de Buffon fut long-temps exempt des pertes qu'amène la vieillesse; il conserva également & toute la vigueur des sens & toute celle de l'ame; toujours plein d'ardeur pour le travail, toujours constant dans sa manière

de vivre, dans ses délassemens comme dans ses études, il sembloit que l'âge de la force se fût prolongé pour lui au-delà des bornes ordinaires. Une maladie douloureuse vint troubler & accélérer la fin d'une si belle carrière; il lui opposa la patience, eut le courage de s'en distraire par une étude opiniâtre, mais il ne consentit jamais à s'en délivrer par une opération dangereuse. Le travail, les jouissances de la gloire, le plaisir de suivre ses projets pour l'agrandissement du Jardin & du Cabinet du Roi, suffisoient pour l'attacher à la vie; il ne voulut pas la risquer contre l'espérance d'un soulagement souvent passager & suivi quelquefois d'infirmités pénibles, qui lui ôtant une partie de ses forces, auroient été pour une ame active plus insupportables que la douleur. Il conserva presque jusqu'à ses derniers momens le pouvoir de s'occuper avec intérêt de ses ouvrages & des fonctions de sa place, la liberté entière de son esprit, toute la force de la raison, & pendant quelques jours seulement, il cessa d'être l'homme illustre dont le génie & les travaux occupoient l'Europe depuis quarante ans.

Les sciences le perdirent le 16 avril 1788.

Lorsque de tels hommes disparoissent de la terre, aux premiers éclats d'un enthousiasme augmenté par les regrets, & aux derniers cris de l'envie expirante, succède bientôt un silence redoutable, pendant lequel se prépare avec lenteur le jugement de la postérité. On relit paisiblement pour l'examiner, ce qu'on avoit lu pour l'admirer, le critiquer, ou seulement pour le vain plaisir d'en parler. Des opinions conçues avec plus de réflexions, motivées avec plus de liberté, se répandent peu à peu, se modifient, se corrigent les unes les autres; & à la fin une voix presque unanime s'élève, & prononce un arrêt que rarement les siècles futurs doivent révoquer.

Ce jugement sera favorable à M. de Buffon; il restera toujours dans la classe si peu nombreuse des philosophes, dont une postérité reculée lit encore les ouvrages. En

Hist. 1788.

L

général elle se rappelle leurs noms, elle s'occupe de leurs découvertes, de leurs opinions; mais c'est dans des ouvrages étrangers qu'elle va les chercher, parce qu'elles s'y présentent débarrassées de tout ce que les idées particulières au siècle, au pays où ils ont vécu peuvent y avoir mêlé d'obscur, de vague ou d'inutile: rarement le charme du style peut-il compenser ces effets inévitables du temps & du progrès des esprits; mais M. de Buffon doit échapper, à cette règle commune, & la postérité placera ses ouvrages à côté des dialogues du disciple de Socrate, & des entretiens du philosophe de Tusculum.

L'histoire des sciences ne présente que deux hommes, qui par la nature de leurs ouvrages paroissent se rapprocher de M. de Buffon, Aristote & Plin. Tous deux infatigables comme lui dans le travail; étonnans par l'immensité de leurs connoissances & par celle des plans qu'ils ont conçus & exécutés, tous deux respectés pendant leur vie, & honorés après leur mort par leurs concitoyens, ont vu leur gloire survivre aux révolutions des opinions & des empires, aux nations qui les ont produits, & même aux langues qu'ils ont employées, & ils semblent par leur exemple promettre à M. de Buffon une gloire non moins durable.

Aristote porta sur le mécanisme des opérations de l'esprit humain, sur les principes de l'éloquence & de la poésie, le coup-d'œil juste & perçant d'un philosophe, dicta au goût & à la raison des loix auxquelles ils obéissent encore, donna le premier exemple, trop tôt oublié, d'étudier la nature dans la seule vue de la connoître & de l'observer avec précision comme avec méthode.

Placé dans une nation moins savante, Plin fut plutôt un compilateur de relations qu'un philosophe observateur mais comme il avoit embrassé dans son plan tous les travaux des arts & tous les phénomènes de la nature, son ouvrage renferme les mémoires les plus précieux & les plus étendus que l'antiquité nous ait laissés pour l'histoire des progrès de l'espèce humaine.

Dans un siècle plus éclairé, M. de Buffon a réuni ses propres observations à celles que ses immenses lectures lui ont fournies; son plan moins étendu que celui de Pline, est exécuté d'une manière plus complète; il présente & discute les résultats qu'Aristote n'avoit osé qu'indiquer.

Le philosophe Grec n'a mis dans son style qu'une précision méthodique & sévère, & n'a parlé qu'à la raison.

Pline dans un style noble, énergique & grave, laisse échapper des traits d'une imagination forte, mais sombre, & d'une philosophie souvent profonde, mais presque toujours austère & mélancolique.

M. de Buffon, plus varié, plus brillant, plus prodigue d'images, joint la facilité à l'énergie, les grâces à la majesté; sa philosophie, avec un caractère moins prononcé, est plus vraie & moins affligeante. Aristote semble n'avoir écrit que pour les savans, Pline pour les philosophes, M. de Buffon pour tous les hommes éclairés.

Aristote a été souvent égaré par cette vaine métaphysique des mots, vice de la philosophie Grecque, dont la supériorité de son esprit ne put entièrement le garantir.

La crédulité de Pline a rempli son ouvrage de fables qui jettent de l'incertitude sur les faits qu'il rapporte, lors même qu'on n'est pas en droit de les reléguer dans la classe des prodiges.

On n'a reproché à M. de Buffon que ses hypothèses; ce sont aussi des espèces de fables, mais des fables produites par une imagination active qui a besoin de créer, & non par une imagination passive qui cède à des impressions étrangères.

On admirera toujours dans Aristote le génie de la philosophie; on étudiera dans Pline les arts & l'esprit des anciens, on y cherchera ces traits qui frappent l'âme d'un sentiment triste & profond; mais on lira M. de Buffon pour s'intéresser comme pour s'instruire; il continuera d'exciter pour les sciences naturelles un enthousiasme utile, & les hommes lui devront long-temps & les doux plaisirs

que procurent à une ame jeune encore les premiers regards jetés sur la nature, & ces consolations qu'éprouve une ame fatiguée des orages de la vie, en reposant sa vue sur l'immenfité des êtres paisiblement soumis à des loix éternelles & nécessaires.

